

## L'ÉVANGILE AU PAYS DE MOROSI

*Lettre de M. Ellenberger.*

« C'est l'ennemi qui a fait cela ! » Cette parole de Jésus revient à la pensée, lorsqu'on essaie de mesurer le mal que les guerres déchaînées au sud de l'Afrique font à la cause de Christ. Le récit qu'on va lire en apporte une preuve de plus. Nous y voyons un de nos missionnaires, semant joyeusement avec ses catéchistes la bonne semence de l'Évangile au pays des Bapoutis que la guerre désole maintenant. Prions celui qui tient dans sa main le cœur des hommes d'arrêter cette lutte, et de permettre à ses serviteurs de prendre enfin possession, au nom de l'Évangile, de ce terrain qui semble préparé à le recevoir.

La lettre de M. Ellenberger donne une idée très juste et très complète de la vie de nos missionnaires : vie laborieuse, vie fatigante, où le travail missionnaire proprement dit se mêle à l'activité pastorale la plus encombrée de soins matériels et de labeurs spirituels ; vie riche et joyeuse cependant et que ceux qui la connaissent n'échangeraient contre aucune autre.

Massitissi, le 5 février 1879.

Cher et bien-aimé Directeur, je me sens d'autant plus pressé de vous écrire que nous avons le sentiment que d'ici à quelque temps la guerre éclatera dans nos quartiers, car notre horizon politique s'assombrit, et n'eût été qu'un orage vient d'éclater au nord de la Tugela, nos montagnes retentiraient déjà du bruit des armes. Je n'ose entamer ce grave sujet aujourd'hui, car je sens que cela m'entraînerait au delà des limites d'une simple lettre. Je vais donc m'en tenir strictement à l'œuvre de Dieu dans nos quartiers.

Vous serez réjoui d'apprendre que de grands efforts sont faits à Massitissi pour l'évangélisation du pays. Beaucoup

de membres de l'Eglise, hommes et femmes, parcoururent les villages pour éclairer les âmes et les convier à la repentance. Plusieurs longues courses missionnaires ont été faites dans les montagnes bien au delà de nos annexes les plus éloignées. Le mois dernier, pouvant *enfin* m'échapper de la station pour quelques jours, j'en ai profité pour me rendre de l'autre côté de l'Orange et de là dans les montagnes, à plus de huit heures à cheval d'ici. L'évangéliste de Phamung, Molokoli, désespérait déjà de nous voir arriver, lorsqu'à 8 heures du soir, des chiens lui annoncèrent notre approche. Sa femme, qui ne m'avait point encore revu depuis notre départ pour la France, se tint longtemps assise à me considérer, pouvant à peine articuler un mot, tant elle était émue en revoyant son ancien missionnaire, puis elle se mit à sangloter. Une vingtaine de bergers qui étaient venus à l'école du soir furent congédiés à notre arrivée. Le lendemain dimanche, une soixantaine de païens et quelques chrétiens se groupèrent autour de nous pour écouter le message que nous leur apportions de la part du Seigneur. Ces gens écoutèrent avec attention les allocutions qui leur furent adressées aux deux services tant par les évangélistes Philémon, de Massitissi, et Molokoli, que par moi. A l'issue du premier service, l'école du dimanche fut dirigée par un membre de l'Eglise de Massitissi. Le soir au coucher du soleil, nous eûmes une réunion d'édification et de sainte Cène, entre chrétiens. Deux personnes, anciens membres de l'église de Thabana-Morèna, qui pendant plusieurs années s'étaient laissées retomber dans l'impiété, mais qui depuis assez longtemps avaient reconquis notre confiance, ont été réadmisses à la table du Seigneur. Le lendemain, avant de quitter Phamung, j'adressai de sévères reproches à l'évangéliste de ce que je ne retrouvais de sa chapelle que quelques pans de mur. Le chef de l'endroit reçut à son tour des observations touchant le peu d'empressement qu'il mettait à aider son évangéliste à relever la maison de prière. L'un et l'autre recon-

nurent la justice de mes observations, et promirent de se mettre à la besogne dès que la saison le permettrait.

Molokoli se joignant à nous, nous traversâmes le fleuve Orange dans le mauvais petit bateau d'un Mossouto, et allâmes chez le chef Morosi pour lui annoncer l'Évangile et voir l'emplacement d'une annexe chez lui. Nous fûmes très bien reçus, mais son esprit et son cœur étaient tout préoccupés des affaires qui ont causé sa mésintelligence avec son magistrat ; il fallut premièrement le satisfaire en en causant avec lui comme des amis et des conseillers bienveillants. Nous en vinmes enfin au but de notre entrevue. Nous sortîmes de sa grande hutte et allâmes sur le haut des rochers visiter l'emplacement choisi par le chef pour la future annexe ; puis nous étant assis sur une des pointes escarpées de sa forteresse, je lui parlai de la rédemption du pécheur par le sang de Jésus-Christ. Je n'oublierai jamais ce moment d'entretien, car je lui parlai avec le pressant désir de l'amener à accepter sans retard le salut que Dieu lui offrait de nouveau. Les fréquentes questions sur celui qu'il appelait avec plaisir *Moreshueli oa rona* (Celui qui est mort pour nous) me font espérer qu'il a compris la doctrine du salut en Christ, et que la demande si souvent réitérée d'avoir un évangéliste près de lui est l'expression d'un vrai besoin de son cœur. Seulement nous avons trouvé que l'emplacement choisi par le chef des Bapoutis n'était pas convenable ; le manque d'eau et le site lui-même s'opposent à ce qu'une annexe y soit établie.

Nous remontâmes en selle, et à la tombée de la nuit nous eûmes la joie de serrer cordialement la main d'Elisha, évangéliste de la Sebapala, qui nous attendait ce soir-là, et, malgré la fatigue, nous eûmes une réunion d'édification entremêlée de chants et de prières. Elle dura jusqu'à onze heures du soir et fut des plus bénies. Le lendemain matin à sept heures, nous eûmes une autre réunion à laquelle assistèrent une quarantaine de personnes dont la moitié s'approchèrent de la table du Seigneur. A la suite de ces deux

services religieux qui ont laissé de bien douces et fortes impressions, deux hommes se sont décidés pour Christ. C'est un vieillard et son fils restés indécis jusqu'alors, bien que leurs femmes fussent converties à Dieu depuis assez longtemps.

A l'issue de notre réunion, nos chevaux furent sellés et nous prîmes le chemin des montagnes, à la recherche de deux vieilles femmes membres de l'Eglise, à qui l'âge, les distances et les affreux sentiers ne permettent plus de se joindre à leurs frères en Christ le jour du Seigneur. L'évangéliste de la Sebapala, Elisha, nous accompagna avec plaisir. En route nous dessellâmes au bord de la Sebapala et profitâmes des eaux limpides du torrent pour nous baigner. Après une montée longue et extrêmement escarpée, nous arrivâmes chez un fils de Morosi, Lethlathsa, chef de cette partie du pays. Il était absent, mais sa vieille mère, Tabilha, revint promptement des champs avec des gens pour se réunir autour de nous. La réunion publique terminée, nous eûmes un entretien particulier avec cette mère chrétienne. Elle vit dans l'espoir que le Seigneur exaucera ses prières en permettant la fondation d'une annexe non loin du village qu'elle habite.

Notre course se poursuivit dans les rochers, sur le sommet des montagnes, le long de précipices ou dans le fond de gorges et de vallons très rétrécis. Quelque part sur le plateau d'une montagne est un village habité par des gens qui autrefois vivaient dans les environs de Béthesda. Deux de leurs femmes sont membres de l'Eglise ; elles avaient franchi toute cette distance pour être des nôtres aux réunions de la Sebapala, et chaque samedi elles font le même chemin pour passer la journée du dimanche dans la communion de leurs frères en la foi. Le mari de l'une d'elles est un de ces êtres qui ne vivent que pour boire et manger. Nous eûmes un sérieux entretien avec lui, et Molokoli adressa quelques paroles aux gens réunis pour l'entendre. Nous descendîmes



par l'affreux chemin d'Adam Kok (1), taillé jadis par ses gens sur le flanc escarpé de la montagne. Mais par contre nous fûmes agréablement surpris de voir au pied du Drakensberg une contrée qui, bien qu'accidentée, a cependant de beaux endroits cultivables et où beaucoup de gens pourraient vivre paisiblement. Il n'y a encore là que quelques hameaux. Vers 6 heures du soir nous atteignîmes le but de notre course en trouvant dans un village au haut d'un mont assez élevé la vieille *Léa Liakae*. Elle ignorait notre visite et cependant nous la trouvâmes habillée comme autrefois sur la station. Combien grande fut sa joie en nous voyant ! Mais, pauvre femme ! elle était dans un état semblable à celui d'une lampe qui s'éteint faute d'huile.

Privée de la parole de vie depuis plusieurs années, vivant auprès de son fils, loin de tout centre religieux, seule chrétienne au milieu des païens, ses connaissances avaient perdu leur première fraîcheur. La pensée que Dieu sait tout et que Christ est mort pour elle la tenait éloignée de toute participation aux coutumes de ceux qui l'entourent. Nous nous entretenîmes plusieurs fois avec elle. Je lui lus le récit des souffrances et de la mort du Sauveur. Elle ne se souvenait, me dit-elle, que du fait de la mort du Sauveur pour les pécheurs, mais non plus des détails. Léa s'était convertie à Massitissi dans un âge trop avancé déjà pour lui permettre de saisir avec vigueur toute la doctrine du Seigneur, et ses enfants l'emmenèrent, trop tôt après sa conversion, dans cette partie reculée du pays. Nous avons été bien heureux de la trouver assise encore aux pieds du Seigneur, attendant avec confiance le moment du départ. Si la vieille Léa s'est sentie heureuse et reconnaissante d'avoir été raffermie dans sa foi et vivifiée dans son âme par notre visite, nous, de notre côté, nous

---

(1) Adam Kok, célèbre capitaine des Griquois, vivait à l'époque où les différentes sociétés missionnaires prirent possession du sud de l'Afrique ; il facilita l'établissement de plusieurs stations.

(Note des Réd.)

bénissons Dieu de nous y avoir conduits, car nous en sommes revenus pleins de joie et bien récompensés de nos fatigues. Au lever du soleil nous eûmes une réunion à laquelle la plupart des gens du village assistèrent. Tandis que nous étions ainsi réunis devant Dieu, le chef Lethlathsa arriva, s'assit et écouta avec attention mes exhortations. Il était convenablement vêtu. Ayant appris par sa mère Tabitha que nous évangélisions ses gens, il s'était empressé de venir nous remercier et aussi nous supplier de placer, quelque part dans ce coin retiré du pays, un évangéliste, afin que lui, sa famille et ses gens pussent entendre plus souvent la parole de vie. Il nous offrit un site pour une annexe, et nous de courir aussitôt avec lui de place en place. Nous arrivâmes dans un endroit central, non loin de précipices abrupts, où il y a de l'eau, du terrain et déjà un hameau. Nous acceptâmes le site sans toutefois nous engager à satisfaire son désir cette année. Cette annexe portera le nom de *Lilomong* (1). Nous descendîmes des montagnes dans un ravin profond au fond duquel coule la Sebapala. Nous traversâmes le torrent pour remonter, non sans peine et par un sentier en zigzag, la pente raide de la montagne qu'il nous fallait gravir. Mais la joie qui inondait nos cœurs nous facilita cette ascension, et si bien, qu'à peine arrivés au sommet, nous nous élançâmes dans la direction d'un village cafre, situé dans les rochers presque au haut d'une colline, en nous écriant : Allons et prenons d'assaut cette forteresse de l'ennemi ! Tous les habitants étaient à une fête du village voisin, mais sur une parole du chef Nokoâ, tout le monde en descendit et vint s'asseoir dans un endroit que des femmes s'empressèrent de balayer. Le missionnaire parle et Molokoli l'interprète en cafre. Philémon lui-même fait une chaleureuse allocution. A la fin, tous se mirent à genoux et Molokoli termina la réunion par une fervente prière. On nous demande de venir souvent annoncer les choses de

---

(1) C'est-à-dire : « dans les précipices. »

(Note des Réd.)

Dieu. A une lieue de là, nous nous trouvâmes en face de deux villages dont les habitants, nous avait-on dit, étaient hostiles à l'Évangile. Ce fut pour nous une raison de plus d'y faire halte ; mais quelle ne fut pas notre surprise de les trouver, au contraire, disposés à se réunir pour entendre l'Évangile du salut. Une heure après le coucher du soleil, nous arrivâmes dans un grand village de Bapoutis dont le chef, Motsapi, est un fils de Morosi. Nous eûmes pour gîte une petite maison bâtie en briques et très propre, et pour nourriture du pain de maïs et du lait caillé. Le lendemain matin, une cinquantaine d'auditeurs m'écoutèrent, presque sans détourner leurs regards de dessus moi, parler du jugement dernier et de la nécessité de se préparer dès maintenant à éviter la condamnation en acceptant le salut en Christ.

Le chef nous donna un mouton pour notre déjeuner, mais le temps ne nous permettant pas de préparer longuement un repas si copieux, nous nous contentâmes d'un reste de provisions, à savoir, d'un pain moisi et d'un peu de café. Les évangélistes Molokoli et Elisha nous quittèrent pour s'en retourner chacun dans son annexe, et nous, nous gravâmes la grande montagne qui sépare le pays de la Sebapala de celui de la Massitissi. Du col de la montagne nous vîmes très distinctement la station de Massitissi, bien que nous fussions encore à une distance de 15 kilomètres. En route, nous dessellâmes une dernière fois dans un village où il y a plusieurs femmes chrétiennes. La plupart des habitants étaient allés à une noce ; le vieux Palali fit crier, du haut d'un rocher, à ses gens occupés dans les champs, que le missionnaire était venu les visiter. Une dizaine de païens et de païennes se réunirent enfin après une demi-heure d'attente. Nous sellâmes une dernière fois nos chevaux, et cette fois, pour rentrer à la maison. On avait souffert de mes quelques jours d'absence ; la construction de l'église était suspendue ; l'entrepreneur et le maçon étaient désolés d'avoir eu à chômer ces deux ou trois derniers jours. Hélas ! il en est trop

souvent ainsi : le missionnaire est enchaîné dans sa station par des travaux matériels, au détriment de l'œuvre de l'évangélisation, et lorsqu'il brise sa chaîne pour accomplir sa tâche à l'extérieur, tout reste en souffrance derrière lui.

Ne pouvant pour cette raison et malgré moi entreprendre pour le moment d'autres courses missionnaires dans les parties les plus éloignées du pays, au nord, nord-est, entre l'Orange et le Drakensberg, j'envoyai Elisha et un membre de l'Eglise visiter tous les villages échelonnés le long de la rivière Kuthing. Ils en sont revenus en bénissant Dieu du témoignage qu'ils ont pu rendre dans dix-sept villages et hameaux. Si, dans deux ou trois endroits, les Bapoutis n'ont pas voulu les écouter, par contre, on les a partout ailleurs bien accueillis. Mais c'est surtout dans les cinq derniers hameaux qu'ils ont été reçus avec joie « comme des gens qu'on attend depuis longtemps. » Les habitants de ce groupe de hameaux sont des Batlokoas. Ils ont un si grand désir d'être instruits qu'ils se sont aussitôt informés si le missionnaire ne pourrait pas placer un évangéliste chez eux, ou à quelque distance. Plusieurs jeunes gens s'engagèrent à abandonner la danse et autres fêtes païennes pour suivre l'école et se mettre sous la direction de l'homme de Dieu. Une annexe au haut de la Kuthing serait certainement désirable, non seulement au point de vue de l'évangélisation de cette étroite vallée, mais encore à cause de nos relations avec l'Eglise de Matatiélé. Cette annexe serait à mi-chemin entre elles et nous. Les évangélistes Philémon, Gamaliel et Jonas ont eu à parcourir tous les villages se rattachant aux annexes de Gogobeng et de Setaleng, situées l'une et l'autre dans la Réserve, à une heure et demie et deux heures de Massitissi.

Indépendamment du bien qui résulte de telles courses d'évangélisation, l'Eglise en bénéficie beaucoup, car elles entretiennent la vie, stimulent les chrétiens à prendre une part toujours plus grande à l'œuvre du Seigneur, soit par la



prière, soit en allant eux-mêmes de village en village parler du Sauveur, soit par des dons toujours plus en rapport avec les besoins de notre mission intérieure. C'est ainsi, cher Directeur, que, durant l'année 1878, la collecte a produit 1,517 fr. 80 c., l'écolage, 121 fr. 25, et nos dépenses se sont élevées à 1,664 fr. 25.

Nous voudrions fonder plusieurs annexes indispensables à cause des distances extraordinaires qui nous séparent des gens et des besoins religieux qui se font sentir chez beaucoup d'entre eux. Mais il nous est impossible de le faire sans le secours d'amis dévoués.

Bien que ma lettre soit déjà trop longue, je dois cependant vous faire part de l'espoir que nous avons d'inaugurer bientôt notre église. Si rien ne s'oppose à notre désir et si le Seigneur le permet, la fête pourra avoir lieu au commencement de mars. Ce sera un beau jour pour nous, pour l'Eglise, pour le pays même, que celui où nous aurons enfin, après treize ans d'attente, le bonheur de nous réunir dans un lieu de culte convenable où quatre cent cinquante personnes pourront trouver place. S'il est vrai qu'une maison de ce genre doit nous être chère à proportion des sacrifices que nous avons faits pour son érection, il est permis de croire que les chrétiens de Massitissi auront pour leur église un profond attachement, car le travail qu'ils ont fait gratuitement pour l'élever se monte à 3,250 fr.

Ne connaissant pas la personne qui a eu l'aimable attention de me faire remettre jadis une coupe en argent pour les services de sainte Cène à Massitissi, je me permettrai de la remercier ici bien cordialement au nom de l'Eglise de Massitissi, qui a été très sensible à cette marque d'affection chrétienne.

Votre bien affectionné,

Fréd. ELLENBERGER.